

# Marcien Towa entre deux cultures

par Samba Diakité

**Résumé :** **Marcien Towa entre deux cultures.** Face à des phénomènes majeurs auxquels l'Afrique fut confronté, tels que l'aliénation, la traite négrière, et la colonisation, sans oublier le déchirement des indépendances, Marcien Towa évalue la complexité des problèmes et refuse l'abdication et le retour aux sources. Il circonscrit l'espace où sa pensée peut se permettre certaines audaces et décide de n'interroger que le visible de l'Afrique, du dedans comme du dehors. C'est ainsi que, conçue pour l'Afrique et sous le regard de l'Occident, la pensée de Towa, affirme sa cohérence en échappant au corset d'une pensée systématique et en proposant la nouveauté radicale d'une insatisfaction culturelle constamment entretenue sur les rapports de l'Afrique avec l'Occident, sur ses attitudes face au chaos de son époque. Les manches de son discours, ses bifurcations et la radicalité du commentaire, fragmentent l'unité factice ordonnée par l'étude de la culture africaine en passant par un regard rétrospectif sur le passé pour faire place à la dénonciation ironique de l'incertitude d'un continent qui vacille sur le pont de deux océans.

**Abstract.** In the face of the major phenomena with which Africa has been confronted (transcontinental exploitation, slave trade, colonisation, not to forget the disruption which independence brought) Marcien Towa overlooks the complex problematic and rejects both the stance of resignation, and the return to historic sources of socio-cultural meaning and identity. He defines the space within which his thought finds the freedom needed for courage, and decides to concentrate his analysis on what we can actually see of Africa, both inside and outside. Conceived for Africa but conscious of the Western gaze, Towa's thought turns out to be coherent while it escapes from the straightjacket of systematic philosophy. At the same time it discerns something which it recognises to be radically new, notably the cultural dissatisfaction which invariably attends Africa's relations with the West, and which becomes manifest in Africa's attitudes in regard of the contemporary chaos. The artificial unity stipulated by the study of African culture is broken up by the deployment of Towa's discourse, by the dilemmas which present themselves there, and by the radical nature of his commentary. A retrospective view of the past gives way to ironic distancing from the uncertainties of the African continent, staggering on the bridge between two oceans.

**Mots-clés :** Afrique, culture, civilisation, révolution, développement, occident, histoire

**Key words:** Africa, culture, civilisation, revolution, development, the West, history

## **Introduction**

La réflexion qui caractérise la philosophie doit prendre la forme d'un reflux de la pensée sur ses propres sources vives. Celles-ci doivent permettre au philosophe de se ressaisir comme l'origine du sens qu'elles confèrent à ses objets et à ses œuvres. Assurément, les réponses que le philosophe donne aux questions que se pose l'humanité, ne se trouvent pas quelque part déjà, là bas, dans l'au-delà d'une transcendance plus ou moins inaccessible. Elles ne se découvrent que progressivement dans leurs liens aux problèmes que l'esprit peut et doit se proposer comme autant de tâches à accomplir.

Mais si le philosophe doit toujours faire recours à ses propres sources vives, s'il doit toujours recommencer dans le temps, ce n'est nullement parce qu'il est voué à une répétition stérile, mais, seulement, parce que dans ces sources vives, dans de tels recommencements, se trouve la seule façon offerte à l'homme de maintenir le miroir dans laquelle il se voit, de boire dans la source dans laquelle il appartient. C'est pourquoi, loin de vouloir ressusciter quelque dogmatique "philosophie" ou culture éternelle, Marcien Towa, a voulu simplement nous permettre de penser notre condition afin d'en sortir. Son objet, c'est cette culture africaine qui ne qualifie pas seulement les solutions, mais les problèmes eux-mêmes. Sa destination, c'est cette culture occidentale qui convainc et qui vainc sans avoir raison ; dorénavant, il ne s'agira pas « d'avoir raison » mais de ne jamais renoncer à se servir de la raison et de sa propre raison en vue de ce qui dépasse toute raison.

« Dès lors l'enjeu ne peut plus être pour nous la reconnaissance d'un droit, mais l'exercice de ce droit. Pour la majorité des peuples noirs l'ère des chicanes sur les textes juridiques est close, close aussi celle des revendications pour la reconnaissance de « notre dignité anthropologique » Il faut maintenant passer aux actes, et imposer par des réalisations de tous ordres cette dignité anthropologique » .<sup>1</sup>

On admettra peut-être que la philosophie de Marcien Towa ne bé-

---

<sup>1</sup> Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Clé, 1981, p. 38.

néficia d'aucune priorité fondatrice, ne se prévaut d'aucun droit d'aînesse, qu'elle s'inclut dans les objets qu'elle étudie et se qualifie elle aussi, par son style au sens général que définit son *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*. Aucune pensée, cependant, ne tend à une synthèse scientifique universelle, à une eschatologie totalisatrice de l'univers ou de l'histoire. Dans tous les cas, les décisions humaines ne s'imposent pas en vertu d'une nécessité impersonnelle, déductive ou technique, mais elles engagent absolument hic et nunc, celui qui, en les prenant, actualise dans sa situation concrète, par son choix, sa possible existence. En ce processus universel qu'est celui de la modernité, il est bien des temps, bien des lieux où l'histoire de la pensée semble se recueillir tout entière avec une particulière plénitude avant de re-surgir dans une lumière neuve. Pour l'Afrique, l'éclairage nouveau, pour reprendre une image de Hegel, provient de la nouveauté du « soleil » qui s'est levé. L'occasion nous est offerte ; il nous suffit, à travers la pensée de Marcien Towa, d'avoir le courage de la saisir. Car, le choix pour nous, africains, n'est pas entre la culture africaine et la culture occidentale ; le choix pour chaque africain, est entre changé ou être changé – changer foncièrement et sans regret notre existence en soumettant notre culture à une critique sans complaisance, sous notre propre direction ou être changé par des impératifs économiques et politiques, venant de l'extérieur, imposés par les impératifs de la globalisation.

Dans l'Afrique actuelle, il ne peut y avoir de stabilité dans le traditionalisme.

« Poser une tradition comme parfaite, c'est vouloir la soustraire à tout changement et la poser hors du temps. Ce qui est parfait n'a en effet besoin d'aucune modification, d'aucun complément. La perfection est à conserver, à maintenir et non à changer. L'absolutisation de la tradition emprunte ordinairement la voie de la divination. Si une culture (lois, rites, croyances, etc.) est l'œuvre d'un être parfait, elle ne peut qu'être parfaite elle-même. Pour rendre crédible la perfection d'une culture, on l'attribue à un être parfait, divin »<sup>2</sup>.

Poser la stabilité n'est envisageable qu'à travers le maintien d'un équilib-

---

<sup>2</sup> Towa (Marcien), « Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une solution » in *Recherche, Pédagogie et Culture*, n°56, Paris, AUDECAM, 1982, p. 33.

bre au cours d'une transformation rapide et consciente. C'est pourquoi, l'Afrique doit changer en opérant une critique sans complaisance de sa culture, en changeant ses institutions pour réaliser ses nouvelles aspirations afin de s'accorder avec ses propres objectifs qui ne doivent viser que le développement ; développement, d'ailleurs, qui n'est possible que par le progrès scientifique et technique dont l'Occident semble être le déposeur de la marque. Et ces transformations ne doivent guère être de simples réactions à des événements qui affectent notre continent. Il faut, désormais, que survienne une transformation profonde des structures de la vie culturelle, politique et sociale, que représentera la révolution radicale africaine à venir, pour que puisse s'imposer une intelligence nouvelle de l'Homme Africain, entendu comme Liberté radicale. Il faut aussi à l'Afrique des personnes capables d'inventer de nouvelles manières de penser, de vivre et d'agir.

Marcien Towa est, à n'en point douter, l'une de ces personnes-là. Mais tout grand homme, à quelques degrés près, est toujours incompris ; et Marcien Towa, plus encore que les autres, provoque des malentendus, sans doute parce qu'il est difficile de résister, face à lui, à la double tentation : soit chercher des prétextes pour neutraliser les terribles questions qu'il évoque, soit considérer ses écrits comme des préjugés de doctrinaires et d'idéologues occidentalisés. On alléguera ses contradictions, on lui reprochera son style révolutionnaire et radical ainsi que ses prises de positions tranchées, pour classer ses écrits au nombre des documents servant de couverture idéologique au socialisme et même de marxisme-léninisme dans sa phase révolutionnaire. On pourrait allonger la liste de ces interprétations aberrantes. Mais, l'essentiel est que l'influence que Towa exerce sur les esprits de notre époque, son autorité philosophique, se soit relativement imposée au point que, pour de nombreux jeunes africains, il est reconnu, aujourd'hui, comme l'un de ces rénovateurs sociaux qui doivent modeler le visage de l'Afrique d'aujourd'hui.

Il s'en faut de beaucoup, pourtant, que règne actuellement l'unanimité quant à la bonne appréciation du sens de la pensée de Marcien Towa. Ose-t-on s'aventurer dans les profondeurs de la culture africaine ? On se trouve engagé dans un labyrinthe aux multiples détours ;

c'est dire que la philosophie de Towa est une philosophie de risque si tant est que toute philosophie est d'abord risquée et courageuse. Elle n'autorise pas une explication univoque et définitive ; elle revendique sa liberté radicale. Sa vérité ultime réside dans l'impulsion qu'elle tourne pour aller plus loin, sur la route de l'Occident, en Occident, au fond de la civilisation occidentale, pour re-venir en Afrique, dans son Natal et se reterritorialiser.

Toutefois, la pensée de Marcien Towa apparaît en ce jour comme problématique. Qu'on comprenne Towa ou non, qu'on le rejette ou qu'on l'accepte, on est contraint d'admettre qu'il s'est imposé comme l'un des gladiateurs dans la difficile arène de la « Philosophie Africaine ». Dès lors, la pensée de Marcien Towa est-elle une philosophie critique fondée sur la désaliénation de la société africaine, sur l'idéal éthique d'une libération de l'homme, ou sur l'irréductibilité créatrice de la pratique révolutionnaire ? Il est donc indispensable de prêter la plus minutieuse attention aux plans où se déploie la problématique : quels sont les fondements philosophiques de la révolution culturelle de Marcien Towa ? Le développement scientifique et technique, à l'ère de la globalisation, impose-t-il à l'Afrique, un changement des mentalités, une reconversion des cultures, pour tout dire, une auto-occidentalisation ? Et c'est justement à ce titre que la pensée de Towa semble déterminer la radicalité des commentaires. Désormais, devant l'échec des cultures africaines face à la pénétration coloniale, devant l'échec de la révolution ratée des indépendances, il apparaît impérieux pour les africains, pour les siècles à venir, de poser les jalons d'une mentalité neuve, d'instaurer un nouvel ordre culturel afin d'éveiller la nouvelle révolution africaine. Mais, en quoi va consister cette nouvelle révolution ?

### ***1. De la recherche de l'affirmation d'une origine***

En marge du courant de la Négritude qui suscitait la valorisation des cultures africaines et leur entière conservation, Towa, par ses voies propres, conduit des recherches qui radicalisent la scission entre la période d'avant les indépendances et maintenant. L'objectif de Towa est de re-

conduire l'Afrique, dans l'élément de la pensée, à son sol de crédibilité qui puisse le solidifier. Mais comment réussit-il ce pari ? En effet, dans *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Marcien Towa dénonce ce préjugé tenace qui prétend que les Africains n'auraient eu aucune part à l'œuvre générale de la civilisation. Il fustige les critiques violentes de Hegel dans *la raison dans l'histoire* et montre que celles-ci ne suffisent pas pour refuser à l'Afrique ce que la nature lui a donné. Il ne suffira pas non plus d'arracher à l'Afrique ses habitudes et de la déclarer anhistorique pour la faire entrer de force dans l'histoire universelle ; la recherche et la défense de la plénitude d'une identité ne doit guère mener à mépriser ou à nier l'identité de l'autre. Revendiquer son identité ou la valoriser, c'est reconnaître en substance, sans le dire vraiment, l'identité de l'autre et s'obliger à l'accepter comme telle. Car les civilisations diffèrent essentiellement par l'importance respective qu'elles accordent aux différentes structures, qu'elles soient d'ordre économique, politique ou culturel ; il faut seulement, grâce à l'élan vital, parvenir à surmonter la résistance de la matière. La supériorité de l'homme, l'homme la doit à celle de son cerveau qui, par sa capacité illimitée de monter des mécanismes opposés les uns aux autres, permet à la conscience de s'intensifier et de choisir ses voies en se rendant ainsi indépendante des automatismes naturels et corporels.

Ainsi donc, comme nous l'a expliqué Bergson, toute évolution peut se poursuivre sous la forme de créations spirituelles et celle de l'Afrique ne peut se dérober à cette règle. C'est cette aptitude à assumer son essence, à s'ouvrir les voies d'une signification d'ensemble du mouvement évolutif qui confère à l'homme, sans distinction de race, une place privilégiée dans la nature. Même si ce succès, il faut le reconnaître, reste, pour une bonne part, à l'état de possibilité. En tant qu'espèce, l'africain, comme l'occidental, infléchit toutes ses facultés dans le sens de l'utilité. Comme l'occidental, il tend à se conserver et à se répéter, plutôt que de continuer d'évoluer. De sorte que, compte tenu de son orientation naturelle, ses aptitudes spécifiques ne lui permettent pas de coïncider avec le dynamisme de l'élan vital. Ce constat ambiant montre que ce n'est ni la race ni l'espèce qui est la raison d'être de l'évolution des choses, mais le

rôle de ces personnalités morales, hors du commun, qui, de loin en loin, en émergent. L’Afrique aurait-elle manqué ces personnalités ? C’est alors qu’apparaît comme un signe inéluctable, orientant le devenir de l’Afrique la présence de l’Occident, hantise d’une époque noircie d’horreurs physique et morale, dans son « *acte libre et grandiose du saint et du héros, l’acte libre et humble de tout homme qui œuvre pour le bien et dans l’honneur* »<sup>3</sup>. En effet, selon l’Occident, l’Africain, issu du néant, serait condamné à y retourner, corps et âme, et son état ne serait qu’une modalité d’un perpétuel “anéantissement”. Dans ces conditions, l’Africain se heurterait sans cesse à l’impossible et à un perpétuel échec devant la vie. Dès lors, toute l’existence humaine africaine, ne serait, qu’une longue course à illusions. Illusion, le mouvement qui lance les hommes à la conquête de biens imaginaires ; illusion, le progrès, si tout avantage conquis ne se paie, en fin de compte qu’au prix du sang ; illusion enfin, cette “philosophie africaine”, ce moyen unique que devrait avoir tout peuple pour gagner la paix du cœur. Il y a donc aux yeux de l’Occident, le sentiment profond, pour ainsi dire métaphysique, d’une impossibilité radicale pour l’Homme Africain de sortir de soi et de s’unir aux autres hommes.

« Ainsi s’exigeraient et se correspondraient trois origines cardinales sur les plans philosophique, culturel et politique : l’origine du sens, l’origine de la civilisation et l’origine de la décision, toutes trois initialement revendiquées et confisquées par l’occident et refusées à l’Afrique »<sup>4</sup>.

En ce sens, la recherche et l’affirmation d’une origine unique et solide des civilisations correspond fondamentalement et historiquement à la recherche et à l’affirmation, tous azimuts et toutes identiques, d’une recherche de sens. Et, il incline, à cet effet, à penser que dans cet attachement à la topique des origines, la préoccupation première de l’origine du sens a pu conditionner, malheureusement, sans doute, celle de l’origine de la civilisation jusqu’au point de conduire l’ethnocentrisme de

---

<sup>3</sup> Henri-Simon (Pierre), *L’esprit et l’histoire*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969, p. 82.

<sup>4</sup> Njoh-Mouelle (Ebenezer), *Jalons II, L’Africanisme aujourd’hui*, Yaoundé, Clé, 1975, p. 6.

l'Occident devenu incontournable. La négation de toute origine de sens à l'Afrique, serait corollaire de la négation de toute civilisation africaine. Conséquemment, la découverte de la fausseté de l'histoire universelle dont la propriété exclusive revient à l'Occident, impliquerait la subordination des autres continents à l'Occident impérialiste et colonisateur. Pour Marcien Towa, le refus de l'histoire à l'Afrique n'est rien d'autre que le refus de son existence, de sa préhistoire et de son essence même. Or, la civilisation n'est pas un langage universel que nous puissions lire d'un trait. Il ne saurait être question ni de faire d'une philosophie le simple produit du contexte historique dans lequel elle est apparue, ni de parler d'un progrès en histoire de la philosophie. La soumission à l'histoire, disons, à l'histoire occidentale, est un refus de la philosophie, si occidentale, soit-elle, qui marque la fin du respect que nous devons à tout homme, un aveuglement desséchant qui s'interdit de juger une histoire, faite par les occidentaux et imposée aux autres au nom d'une mission civilisatrice.

« En réalité, nous dit Towa, ce qui est en jeu, c'est la hiérarchisation des civilisations et des sociétés, ni plus ni moins (...) En effet, le mouvement qui anime l'Histoire multi-millénaire de l'humanité n'a qu'un but : le triomphe final de la raison, et de la liberté. Par conséquent, la présence ou l'absence de la liberté et de la pensée, c'est-à-dire de la philosophie, signifie l'appartenance ou la non appartenance à l'histoire universelle. Le fait que la philosophie, (...), la pure pensée et la liberté, ne se rencontre qu'en occident veut donc dire en même temps que seul l'occident est véritablement historique »<sup>5</sup>.

L'analyse de ces pensées esclavagistes et impérialistes, de cette réalité totalitaire, nous montre réellement la généalogie du monstre et de ses avatars ; elle nous conduit à montrer que le totalitarisme occidental, notwithstanding ses différences idéologiques, est prête à justifier l'extermination des classes ou des races théoriquement "inférieures et condamnées" par la nature et l'histoire, leur histoire. Dès lors, la terreur devient légalité et constitue l'essence même de l'Occident, en même temps que son principe, non pas d'action, mais de mouvement.

---

<sup>5</sup> Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Clé, 1975, p. 5.

« Autant de manières de dire aussi que partout où il y a du Maître, partout où il y a de la domination et par conséquent de la servitude, il y a toujours, d'une manière ou d'une autre, manipulation du temps, méthodique gestion de son déroulement et de sa chronologie »<sup>6</sup>.

Ainsi donc, la méthode de la raison, n'a été inventée que pour des mobiles de puissance, de domination et de barbarie. L'envahissement de l'Afrique par l'Occident relèverait du fait que l'Afrique ne serait qu'une poussière d'humanité sans vigueur de raison et de maturité.

« Ces remarques, révèlent le sens profond du mouvement anticolonialiste. Un peuple qui lutte pour sa libération entreprend de reconquérir son humanité perdue, c'est-à-dire le pouvoir de s'exprimer et de concevoir, de décider et de réaliser ce qu'il a décidé. S'agissant de notre continent, le combat pour la réalisation vise ou doit viser l'émergence d'une Afrique prospère, puissante et autocentrée, une Afrique formant un centre autonome de besoins et d'aspirations, d'expression, de conception, de décision et de réalisation sur les plans politique, économique et culturel. Tel est le sens de la révolution qu'il s'agit d'opérer. L'impérialisme n'épargnera aucun effort pour l'empêcher et nous ne devons nous épargner aucun sacrifice pour l'imposer »<sup>7</sup>.

Il importe, désormais, pour l'Africain, de prendre conscience de soi comme sujet et d'instaurer précisément une nouvelle vision du temps, de l'histoire et de sa culture. Pour ce faire, Marcien Towa pense que l'Afrique devra briser l'être cyclique et prouver que le progrès ne doit pas signifier la répétition stérile ; que le progrès ne peut pas être refusé à l'Afrique et qu'il doit être la liberté de décider de la relation de l'Afrique avec la nature et avec l'Occident. L'acte libre, surtout dans une Afrique en quête d'indépendance, ne résulte nullement d'un choix indifférent ; il est au contraire l'acte le plus significatif qui ne doit pas obéir à un déterminisme radical et affectif. Il doit être une création de soi par soi en se muant en une expérience du moi comme révolte consciente qui doit résoudre l'énigme de la colonisation et révéler au monde que l'Africain, par sa pensée, peut s'élever au-dessus du donné, pour se donner d'autres possibles afin de limiter les tâtonnements et les échecs.

---

<sup>6</sup> Henry-Lévy (Bernard), *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1977, p. 60.

<sup>7</sup> Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, Clé, 1979, p. 54.

« L' inachèvement ou la partialité des discours antérieurs ne sont pas le résultat d'un travail insuffisant, mais le revers de l'inachèvement de l'Être ; et c'est du « mûrissement » de celui-ci que sortira le dépassement de cette scission du savoir et de la foi qui s'est instaurée avec le criticisme et caractérise encore, sous un de ses aspects, le monde moderne »<sup>8</sup>.

Cependant, l'expérience vécue par les africains, ne doit pas seulement les inciter à la révolte anti-esclavagiste ; ils devraient, à travers les masses, révéler une nouvelle figure des rapports de l'un et du multiple, des rapports de co-culturalité avec l'Occident, pour véritablement s'octroyer ce que Towa appelle « l'arme miraculeuse », une arme par laquelle l'unité et la pluralité, le même et l'autre ne se séparent jamais, mais s'unissent dans une sorte d'éléments hétérogènes qui se bifurquent pour s'interpénétrer. Mais, comment obtenir cette arme miraculeuse ? Towa préconise le retour à la culture occidentale en opérant une révolution radicale au sein des cultures africaines.

## ***II. La culture occidentale comme « arme miraculeuse » pour le développement africain***

Les États africains ont, aujourd'hui, le devoir d'organiser leur propre marche vers les progrès scientifique et technique. Ils ne sauraient également se détourner du développement de leurs cultures nationales à cause de la plus grande vulnérabilité de leurs civilisations durement éprouvées par la colonisation et l'esclavage. C'est pourquoi, Towa prône pour l'Afrique, une révolution radicale. Mais, celle-ci doit nécessiter une grande patience, une recherche technique et une synthèse lucide. Dans ce cas, il faudrait que les gouvernants soient eux-mêmes unanimement convaincus que sans culture, il n'y a pas d'État digne de ce nom ; il n'y a pas d'économie, pas de technique, pas de science au service de l'homme, pas de nation vivante et forte.

Ce n'est pas seulement au développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés, qu'il faut penser. Il faut

---

<sup>8</sup> Sebag (Lucien), *Marxisme et structuralisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964, p. 17.

songer aussi à divers schèmes résultant d'une évolution historique, à des ensembles d'habitudes reconnues comme valables dans la société humaine et dont on peut repérer les traces dans toutes les sphères de l'activité humaine : le social, le politique, la réglementation, l'organisation de la vie collective, la réciprocité, les communications entre les êtres humains, car l'égalité que l'on réclamait ou que l'on continue de réclamer n'est qu'un vain mot, si chacun n'a pas le sentiment que sa dignité est reconnue. L'âme elle-même se sclérose lorsqu'elle s'habitue, lorsqu'elle accepte, lorsqu'elle ne s'intéresse plus qu'à ses droits et oublie de se forger des devoirs à l'égard des autres. Il est donc bon, qu'il y ait à chaque époque des éveilleurs de conscience pour sortir les hommes de leur quiétude égoïste et donner à leur vie un sens élevé, un sens humain, un tonus vivifiant et fortement humanisant, un bain de modernité, dans la mer infinie de l'humanisme universel.

Pour atteindre ce but, Marcien Towa veut rétablir l'alliance de la vérité avec l'Afrique, avec la culture africaine, par le biais de la raison critique. Porter la raison latente à la compréhension de ses propres possibilités et, ouvrir ainsi, au regard de la possibilité d'une culture en tant que possibilité, c'est là l'unique chemin pour mettre en route l'immense travail de réalisation d'une philosophie africaine, disons d'une philosophie universelle. Aujourd'hui, nous avons tous les moyens, non seulement de ne pas consentir à confondre le travail de la philosophie et le travail de manifestation de la raison, mais aussi de saisir déjà dans le caractère « infini » de la culture, c'est-à-dire dans ce travail de manifestation d'une entreprise interminable, la rançon de son in-finité en un autre sens, et plus radical, celui d'une indétermination originelle. Nous sommes également capables, élevant à la clarté du savoir la sentence fameuse prononcée par Kant dans l'obscurité du principe de juridiction critique que la « vérité » n'est qu'un mot "séduisant" – de coller Towa au mur d'une notion si plane, que de surcroît, il a lui-même aplanie jusqu'à l'absolue surface, c'est-à-dire la superficialité absolue de l'idée de révolution radicale de la culture. La vérité, c'est qu'il ne s'agit pas là d'une différence entre les hommes, mais d'une différence entre les cultures, entre des âges de l'humanité, c'est-à-dire entre des âges auxquels appartiennent les hom-

mes avec la totalité de leurs travaux, de leurs coutumes, de leurs manières de faire et d'agir et de leurs qualités.

«Car si la révolution est revendication de la liberté de choix par rapport à la tradition, cette liberté ne se donne pas mais se construit en fonction des jugements de valeur que l'on porte sur les données de cette tradition, de ce qu'il paraît souhaitable de détruire ou de conserver. Le paradoxe de toute révolution est d'être à la fois rétrospective et prospective, refus de la tradition et utilisation de cette même tradition. La destruction du naguère est souvent compensée par le recours au jadis. »<sup>9</sup>.

Quand tout cela serait vrai – et tout cela est vrai d'une certaine façon – nous n'aurions pas cessé, cependant, d'être précédés dans tout ce que nous venons de dire par le texte de Towa. A dire vrai,

« Il n'y pas de société définitivement rivée à la tradition en tant qu'ensemble de données du passé au point de ne percevoir la conscience de l'intervention active et efficace de la liberté humaine comme moteur du devenir prométhéen. Il n'y a pas de société statique se situant en dehors du temps historique pour une absolue fidélité à la tradition. Le jeu des contradictions internes et des antagonismes socio – politiques, la rupture de l'équilibre écologique sont des facteurs destructeurs ou modificateurs des données de la tradition et soulignent le pouvoir novateur de chaque société »<sup>10</sup>.

Encore faut-il, pour comprendre cela, que nous soyons capables d'entendre ce terme même de "révolution radicale". L'erreur serait de croire que le concept utilisé ici par Towa est un concept général (un *conceptus communis*), quelque chose comme la notion tempelsienne de « philosophie bantoue ». La difficulté vient au contraire, de ce que le concept de révolution radicale est chez Towa, un concept singulier, entièrement historique. Il réveille ainsi dans l'humanité africaine, l'idée d'une révolution. Il nous sépare des autres humanités comme l'unique peuple qui est sérieusement en retard et qui continue de magnifier sa culture et de l'exalter aux yeux de l'Occident.

Ce constat permet à Towa d'affirmer :

« Notre opinion est que nous devons exorciser la hantise de l'originalité et de la différence, c'est-à-dire, de la tradition, non pas certes en la condamnant et

---

<sup>9</sup> Kouassigan (Guy Adjété), *Afrique : Révolution ou diversité des possibles ?*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 53.

<sup>10</sup> Kouassigan (Guy Adjété), *op. cit.*, pp. 53 - 54.

en la rejetant en bloc, mais en la jugeant après l'avoir étudiée et examinée avec soin. Même si l'on admet l'idée d'un progrès global de l'humanité, il n'est pas dit que pour tel individu ou tel peuple particulier, le présent soit toujours meilleur, que le passé ; il n'est donc pas rare que le passé soit préférable au présent, que la tradition soit supérieure à la nouveauté. Néanmoins, il faut souligner que la différence, la particularité par rapport à l'autre n'a pas de valeur en elle-même, pas plus que l'identité par rapport à soi et la tradition qui la définit »<sup>11</sup>.

La question de Towa, celle qui assure à son œuvre entière sa portée historique et sa signification essentielle est ainsi une question sur le sens et le fondement de la modernité africaine. C'est seulement sur cette base qu'il est nécessaire d'avoir un modèle mondain d'une transparence, et que la culture, tout en restant la « baliverne » que la révolution radicale traite de haut, devient aussi le modèle et la matrice. Aucun tournant dans l'histoire de la philosophie africaine n'est sans doute aussi important que celui-là. C'est lui, en effet, qui mène de la Négritude et de l'Ethno-philosophie à la détermination critique des cultures africaines. Par détermination critique, il faut que Towa exhibe la limitation fondamentale à laquelle la philosophie africaine doit sa forme effective et son histoire concrète, et qu'il fasse apparaître cette limitation comme un manque ou un flottement essentiel, exactement comme une indétermination de forme déterminée par rapport aux exigences propres à un développement rigoureux du Logos.

Dès le début, la dimension propre de la révolution radicale, reste une dimension entièrement nouvelle, c'est-à-dire inconnue à elle-même et qui doit conquérir la détermination de son sens le plus général dans son détail concret. C'est précisément dans ce va-et-vient de la généralité concrète, (chacune dépendant de l'autre), et dans cet effort pour faire échapper la nouveauté déroutante de la pensée à son indétermination, qu'on peut apercevoir que la révolution est d'abord elle-même une pratique, c'est-à-dire un risque essentiel.

Aussi, faut-il à l'Afrique un rapport de lucidité à son passé pour pouvoir dénoncer les tares de la société africaine et mettre en place une

---

<sup>11</sup> Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 66.

culture du développement, la culture se définissant selon Hegel comme étant

« une mise en forme et se constitue par la forme de l'universalité : ainsi l'homme cultivé est celui qui sait imprimer à toutes ses actions le sceau de l'universalité - qui a renoncé à sa particularité, qui agit selon des principes universels. La culture est forme du penser (...) L'homme cultivé connaît les différents aspects des objets ; ils existent pour lui et sa réflexion cultivée leur a donné la forme de l'universalité (...) En sauvegardant la variété, l'homme cultivé agit concrètement ; il est habitué à agir selon des points de vue et des buts universels. En bref, la culture porte le sceau de l'universalité »<sup>12</sup>.

Nous voyons donc clairement qu'en adhérant à cette pensée, Towa montre que la culture est le style de vie d'une nation, la manière dont elle construit, organise sa vie, la manière dont elle organise son développement. Parler de développement d'un peuple, c'est donc songer au développement de sa culture. Or, nous demeurons faibles sur plusieurs fronts par manque d'organisation, car c'est de là que vient la puissance dans le contexte de la vie moderne. Et plus l'organisation est discrète, plus elle est efficace et dynamique. Voilà, sans doute une vertu que l'Afrique moderne devrait songer à acquérir pendant qu'elle renoncera à la momification de sa culture, au théâtralisme et au tapage qui nous rendent prévisibles à mille lieux de notre passage. L'organisation appartient à la science, c'est-à-dire à la disposition de notre raison. Apprendre donc à s'organiser, c'est aussi s'initier à la démarche scientifique nécessaire à l'appréhension du monde moderne. Pour bâtir une Afrique moderne, il est nécessaire de choisir entre la révolution et la réaction, entre l'émotion et la raison, entre l'acte et la parole, entre le travail et le repos, entre la magie et la technologie.

Cependant, nous dit Towa, avec la décolonisation, les cultures africaines qui ont survécu à la tourmente de la traite négrière, à la conquête et à la domination étrangères, se sont affirmées avec plus de vivacité ; c'est dire que si on peut réduire un peuple à la servitude, on ne peut tuer son âme ; et la culture, c'est aussi l'âme d'un peuple. Mais si nos cultures se sont maintenues, si elles ont été même à la base d'une certaine forme de

---

<sup>12</sup> Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *La raison dans l'histoire*, Paris, Union Générale d'Édition, 1979, pp. 87-88. .

résistance pendant les périodes les plus douloureuses de l'histoire africaine, si elles ont connu une certaine « modernité », c'est justement parce que

«la culture unit forme et contenu d'une manière tellement indissoluble que tel contenu qui, par l'analyse d'une représentation, s'amplifie en une foule de représentations et devient d'une richesse incalculable, devient pour elle un contenu empirique auquel la pensée n'aurait aucune part ».<sup>13</sup>

Mais, à la vérité, la modernisation accélérée avec les mutations qu'elle entraîne, remet forcément en cause certains aspects de la culture africaine. Dans tous les cas, au fur et à mesure que se modifieront les conditions matérielles de notre existence, des rapports sociaux nouveaux s'établiront, nos institutions évolueront, l'école s'étendra et nos cultures se transformeront. C'est là un processus irréversible, car on ne fait pas du développement avec des sociétés fermées. Le développement culturel, comme l'a souligné Albert Meister, exige le risque des espaces infinis et le changement qualitatif de la société comme corollaire de son action. Le développement suppose une rupture avec le passé et une éducation moderne « exaltant le neuf, l'ajustement aux situations nouvelles et la volonté de transformation du monde »<sup>14</sup>.

Avec les moyens modernes de communication, le repli sur soi est une impossibilité. Il n'est même pas souhaitable, car la relation au passé n'est significative pour une culture donnée que s'il s'agit d'un lien dynamique et efficace. Et l'effectivité d'un tel lien exige de ne pas se représenter le passé historique comme un roc immuable, mais certainement comme ce qui, ayant été, doit s'analyser, se réfléchir afin de rendre encore plus vivant le mouvement originel qui l'a d'abord laissé être, et qui exprime le désir de liberté. En ce point, le changement ne s'impose-t-il pas en vertu d'une nécessité interne conforme à la modernité ? Réaliser son être, n'est-ce pas le but que chaque peuple doit poursuivre dans l'histoire universelle ?

Quoiqu'on dise, le point suprême de la culture d'un peuple est de

---

<sup>13</sup> Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *op. cit.*, p. 202.

<sup>14</sup> Meister (Albert), *L'Afrique peut-elle partir ?* (Paris, Seuil, 1966), p. 30.

penser sa vie et sa condition de connaître ses lois, son droit, son éthique, ses faiblesses, afin de s'améliorer. D'ailleurs,

« en se contentant d'une ascension à l'immuable, pareil recours ramène sans plus le passé à la platitude d'un milieu indifférencié, mesurant toutes choses, de sa mesure sans mesure, et en lequel vient se fondre la conscience, dans la bouillie du cœur et l'enthousiasme, pour faire se dissoudre les interrogations insistantes du monde qu'elle n'a pas la force de soutenir. Un regard sur les modalités concrètes de l'existence sociale en Afrique pourra sans grandes difficultés, révéler l'actualité de ce recours au passé historique comme à un roc solide et fixe vers lequel les hommes s'empressent de tourner le regard dans les situations difficiles. Ceci a lieu même au niveau politique où pourtant la raison, devenue le Bien vivant, est censée se vouloir seulement elle-même et se développer en sa nécessité, ce qui veut dire aussi, en sa liberté (...) Chercher de magique façon une sécurité dans le passé en l'invoquant ou en s'y dissolvant soi-même, n'est-ce pas avoir perdu le sens de l'ouverture créatrice ? »<sup>15</sup>

Le progrès est donc dans le mouvement. Il n'est pas simplement quantitatif, mais une série ascendante des relations diverses avec ce qui est essentiel. Ainsi chaque changement est un progrès et le progrès doit constituer une succession d'étapes de la conscience. Le progrès est aussi dans les échanges. Ce phénomène n'étant pas particulier à notre continent, on s'acheminera lentement vers une symbiose progressive des cultures, cette convergence universelle qui annonce l'avènement d'une civilisation universelle. Il importe que face à ce courant et compte tenu des nécessités de notre unité et de notre libération, que nous nous définissions et qu'ensuite nous agissions, car en faisant les tristes réflexions aujourd'hui, en matière de développement, on voit le monde comme un océan de boue dans lequel un continent se noie jusqu'au cou. L'Afrique est aujourd'hui un domaine privilégié pour la curiosité - une sorte de terrain de chasse particulièrement riche parce qu'on peut y découvrir du jamais vu ou du jamais entendu.

Pour Marcien Towa, dans les administrations africaines, comme dans les activités quotidiennes des africains, on ne rencontre que le triomphe du laisser-aller et de l'à-peu-près. Pour lui, la révolution radicale a pour rôle de combattre une telle africanité, un tel culturalisme, car

---

<sup>15</sup> Dibi (Augustin Kouadio), op. cit, pp. 57-58.

une telle vision du monde ne peut bâtir l'Afrique moderne. L'Afrique a besoin d'hommes exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes, vis-à-vis de leurs cultures et vis-à-vis des autres. Des hommes qui ne se contentent nullement de l'a - peu près ni ne se satisfont allègrement de la médiocrité. Ainsi, Towa nous invite-t-il à exorciser le culte de la différence :

« parce que le rapport entre l'occident et nous demeure celui entre le maître et l'esclave, nous devons nourrir à l'égard de tout culte de la différence et de l'identité une méfiance systématique ; sans quoi nous courons le risque de nous confirmer dans la servitude. De toute manière, il est vain de vouloir immobiliser la tradition et l'identité culturelle, car tout l'univers est soumis au changement. Et en passant de la nature à la culture et à l'histoire, le rythme de transformation s'accélère et change qualitativement. Dans le monde culturel, bien plus rapidement que dans la nature, tout se transforme par développement ou par dégradation. Dans ces conditions, le problème n'est plus de savoir si notre tradition va changer ou non, elle change inéluctablement, mais quels changements l'affectent, avec quelle rapidité »<sup>16</sup>.

Dès lors, ce que Towa demande aux africains, ce n'est pas de chanter la race et de brandir le passé, mais de trouver les moyens qui permettent à l'Afrique de sortir du sous-développement. Il n'y a donc plus de place pour un retour à l'authenticité, à un retour aux sources immuables en dehors du combat révolutionnaire, étant donné que l'optique révolutionnaire nous libère de la dictature du passé en le relativisant, en présentant tous les éléments constitutifs de notre passé comme des produits, des résultats, des œuvres d'une praxis créatrice passée. Ainsi la révolution radicale ne saurait rien avoir de gratuit ni d'onirique. Elle plonge au contraire ses racines dans la réalité vécue pour révéler à la conscience, par un éclairage adéquat, ses aspects contradictoires avec l'exigence fondamentale du développement qui réside dans la libération de l'homme à l'égard de toutes sortes de servitudes, en vue de l'épanouissement complet des potentialités humaines de chacun. Par conséquent,

« Toute société qui renaît à l'histoire doit être messagère de révolution et porteuse de changements radicaux qui doivent se traduire par l'éradication du système colonial et par la recherche d'une voie originale de synthèse entre

---

<sup>16</sup> Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 66.

l'affirmation de soi et l'ouverture au monde »<sup>17</sup>.

Pour l'Afrique donc, il n'y a pas d'autre issue que le développement et cela passe nécessairement par une prise de conscience de nos valeurs culturelles et une étude minutieuse de celles de l'Occident. C'est donc une illusion de penser notre africanité en nous référant au passé comme modèle à reproduire pour réaliser l'authenticité de notre être. La phénoménologie de l'authenticité est toujours en passe d'être trahie par ses propres signes puisque les politiques de l'authenticité la définissent toujours par rapport à l'inauthenticité considérée comme un paradigme dont elle est l'ombre et l'effet. C'est la référence au modèle qui fait que notre africanité se présente comme un obstacle ontologique infranchissable dans notre projet de développement technique et technologique.

La révolution radicale doit donc avoir lieu. D'ailleurs, comme l'a révélé Adotévi Stanislas Spéro Kodjo,

« reconnaître la civilisation africaine, ce n'est pas s'extasier sur les particularités culturelles nationales, ni s'ébahir sur une originalité perdue, mais admettre et faire admettre que notre culture désormais cristallise toutes les tares, toutes les tensions, tous les déchirements d'une politique d'esclavage et de destruction systématique. De cela il résulte que rencontrer sa culture, ce n'est pas la découvrir, mais la radicaliser, c'est-à-dire renforcer la conviction que chaque Noir doit faire quelque chose pour transformer la situation et produire une nouvelle civilisation »<sup>18</sup>.

Dès lors, la prise de conscience du Nègre doit signifier un changement radical du cours des choses, une nouvelle interprétation de la culture, une orientation nouvelle et dynamique de l'existence, une révolte consciente.

Certes, aujourd'hui, le ciel est incertain, mais l'incertitude de l'avenir nous fait un devoir de rejeter le traditionalisme et l'abdication. Il suffit de promouvoir une action culturelle vigoureuse, fondée sur des concepts radicalement nouveaux qui maintiennent la béquille de la liberté et de la tolérance entre les peuples afin d'obtenir une articulation cohérente et systématique des démocraties et des exigences des masses contre

---

<sup>17</sup> Kouassigan (Guy Adjété), *op. cit.*, p. 139.

<sup>18</sup> Adotevi (Stanislas Spero), *op. cit.*, p. 247.

la problématique antérieure de sujétion.

Il ne sert plus à rien de pleurer sur notre passé, même s'il nous faut le reconnaître et établir la vérité historique de façon à nous adosser à notre histoire et faire face à l'avenir. La problématique pour les peuples noirs est donc de savoir s'ils doivent exister ou disparaître. Et le problème se pose avec acuité *et nunc*. C'est dire que notre responsabilité dans le destin de l'Afrique dépend maintenant de notre degré de conscience et de notre volonté.

Pour revenir à la question des rapports conflictuels entre valeurs culturelles endogènes et valeurs culturelles exogènes, on peut dire que la question du développement ne peut se lire que dans le sens d'une sorte de phagocytose des premières par les secondes, car

« tout porte à croire que pour améliorer la qualité matérielle et surtout spirituelle de la vie, il faut nécessairement s'occidentaliser, recourir ou simplement se résigner au reniement de soi pour accéder à l'assimilation qui détruit tous efforts d'invention en détruisant les chances de l'invention dans la perspective d'une vie plurale. L'ethnocentrisme de l'Occident qui est la ligne maîtresse de notre temps objective les autres peuples en niant leur substantialité pour les appréhender en tant que phénomènes »<sup>19</sup>.

Ainsi pour déclencher le processus de développement dans les économies à croissance ralentie que sont les nôtres, notre premier souci doit être de supprimer les blocages structurels et culturels qui freinent le développement. Or, aujourd'hui, le problème essentiel de développement ou de la modernité est posé en terme de développement scientifique, technologique et informatique, conçu pour nous Africains, comme un transfert plutôt comme une injection aux sociétés africaines de savoir-faire des sociétés de la modernité par la vente d'une technologie et de ses soutiens logistiques. Aussi, la science, la technologie et l'informatique sont-elles devenues ces ordonnances médicales susceptibles de nous guérir de nos maux qui ont pour nom : sous-développement, mal-développement, en voie de développement, anti-développement.

Ainsi donc

« le développement se révèle être un processus par étapes (*Stufengang*), une

---

<sup>19</sup> Kouassigan (Guy Adjété), *op. cit.*, p. 55.

série de déterminations de plus en plus concrètes de la liberté émanant de son concept même, c'est-à-dire de la nature même de la liberté devenant consciente d'elle-même. La nature logique ou, mieux encore, dialectique du concept en général est de se déterminer lui-même, de se poser en soi des déterminations et les supprimer et les dépasser (*aufheben*) en acquérant par là une détermination positive plus riche et plus concrète »<sup>20</sup>.

Mais, malheureusement, à en croire Towa, la conscience africaine accuse une grande faiblesse théorique et s'enlise le plus souvent dans une répétition monochrome et un dogmatisme officiel. Et dans son odyssée, l'Afrique est habitée par une obsession unique, indéracinable, celle d'obéir aux ordres et aux lois des dieux occidentaux de la modernité.

« Il est temps toutefois, d'aller à la racine du mal. Il ne suffit pas de dénoncer la succession qui a été léguée de déclarer que l'Afrique est pauvre et de divaguer la faiblesse matérielle des nègres. Il faut savoir trouver les causes réelles du retard, la raison des incohérences et de la faiblesse. Il faut choisir entre le colonialisme et l'indépendance (...). Rien n'est plus préjudiciable à ce continent que les hésitations, l'inconsistance et la panique qui débilitent l'Afrique à l'heure misérable des indépendances... le fil d'Ariane de tant de misère paraît être la ruine du vouloir vivre. Il manquerait cette volonté farouche de se tenir dans une seule et même voie. Et ferait défaut, la décision des principes. Or, on ne peut y parvenir qu'en provoquant chez nos masses une aversion sans limite à l'égard du contenu mystificateur de toutes les formes de déréalisation, en fondant le souci de vouloir une révolution contre les sources dernières de l'exploitation moderne, le besoin de liquider d'une seule et même décision, la néo-colonisation et toutes ses structure. »<sup>21</sup>.

C'est cette révolution, qui, dans un univers politiquement libéré, recréera une culture à la hauteur des ambitions et de la souffrance des peuples noirs. N'est – ce pas que toute grande tradition provient généralement d'une grande révolution ? Dès lors, la révolution ne peut être que l'œuvre d'hommes audacieux, capables de concevoir un monde différent, de s'imposer des sacrifices pour le réaliser. Elle est la condition de toute reconnaissance culturelle.

L'Afrique doit donc, selon Marcien Towa, faire une critique sans complaisance de ses cultures, si elle veut être présente au rendez-vous du donner et du recevoir.

---

<sup>20</sup> Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *op. cit.*, p. 197.

<sup>21</sup> Adotevi (Stanislas Spero), *op. cit.*, p. 268.

« Or le temps passe et nous ne parvenons pas à le faire : en prenons-nous seulement le chemin ? Alors s'impose à nous de façon plus impérative une action plus énergique et plus profonde sur nous-mêmes. Car ce sont nos insuffisances qui s'imposent à présent à notre attention, et non plus nos richesses et nos possibilités. Ce que nous avons en propre, ce ne sont pas seulement les valeurs que le monde attendrait, mais aussi de redoutables lacunes. Celles-ci furent responsables de notre défaite, et la responsabilité de nos difficultés actuelles doit aussi leur être attribuée pour une bonne part. Or on ne peut espérer édifier toute une civilisation, faire surgir tout un monde en se payant de mots : il faut payer de son être- même.»<sup>22</sup>.

Dès lors, le rôle des intellectuels africains consistera à réfléchir sur les problèmes de la société africaine et à exhorter les masses à un changement de mentalités, une reconversion des cultures. Il faut une conscience théorique exercée au penser dialectique. Il faut renouer avec le courage comme la puissance authentique de l'esprit.

C'est ainsi que pourra se résoudre la dialectique du raisonnable et du déraisonnable, de la tradition et de la modernité dans une Afrique qui veut se transformer dans le respect de sa propre identité. Mais la défense de l'identité pourrait conduire à de nouvelles ambiguïtés si elle se traduisait par le mépris ou la négation d'autrui, car revendiquer son identité, pour chaque peuple, c'est aussi défendre et accepter l'identité des autres même si

« la révolution est avant tout, promotion des masses et, par conséquent, promotion de leur culture demeurée largement traditionnelle »<sup>23</sup>.

## **Conclusion**

A travers la pensée de Marcien Towa, il nous a été utile de montrer que l'Afrique ne peut donc sérieusement se tenir dans la complexité du monde qu'à la condition de ne plus vouloir son passé comme un roc solide et immuable qui aurait la valeur d'un en soi transcendantal et norma-

---

<sup>22</sup> Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 39.

<sup>23</sup> Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro – africaine* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 70.

tif ; mais elle devra accueillir le présent comme le lieu où elle est appelée à exercer sa liberté, dans l'attention soutenue de la pensée au miroir de sa culture. Il y a donc nécessité de dialogue, d'échange, d'ouverture sur autre chose que l'immédiateté de notre culture particulière, de notre horizon habituel, de nos vues pour nous ouvrir à l'Autre.

La modernisation ne peut donc tuer les civilisations spécifiques, si celles-ci veillent à se renforcer. La double « structure » c'est-à-dire le maintien d'une civilisation originale, avec son éthique propre, s'appuyant sur les traditions les plus profondes, n'est pas impossible dans une société industrielle ; l'exemple du Japon en témoigne parce que ce pays a su préserver le patrimoine culturel en discernant soigneusement parmi les forces de la tradition et les forces du progrès, celles qui lui permettent d'assumer son passé, de le valoriser et d'en être fier. C'est dire donc, à en croire Towa, que

« tous les pays qui ont pu échapper à l'impérialisme européen ont dû se nier pour s'approprier le secret de la puissance européenne (...) les peuples qui ont décidé de perdre leur essence afin d'assimiler le secret de l'occident impérialiste se retrouvent en demeurant eux-mêmes, et ceux au contraire qui ont voulu préserver leur originalité, leur être profond sont en train de les perdre en se perdant. Les premiers ont fait peau neuve et ont recouvré santé et vigueur, les seconds, incapables de riposter adéquatement au défi du temps, succombent sous le poids du passé, s'éloignent de la scène de l'histoire et deviennent un champ d'action et d'extension de l'autre »<sup>24</sup>.

Mais cela suppose aussi un retour constant aux sources, à la masse nourricière, matrice de la culture originelle dans ses transformations et dans ses mutations, non pour y demeurer, mais pour s'en souvenir. S'enraciner dans notre africanité, à l'ère de la modernité, serait aussi l'une des conditions premières de survie de nos cultures, le moyen de les dynamiser et de les imposer.

Il s'agissait donc pour nous, dans l'analyse des réalités culturelles africaines, à travers la pensée de Towa, de voir comment identifier les valeurs de civilisation du continent, de les élaborer, de les définir, de révéler leur spécificité et leur portée universelle. C'est une démarche simple sur-

---

<sup>24</sup> Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 42.

tout qu'elle n'a pas besoin de recourir à des simplifications abusives. Nous devons donc prendre acte des différences, ou du moins de ces nuances dont nos aires de civilisation et de culture témoignent. Mais nous devons insister surtout sur nos convergences, sur l'apport réciproque de nos diverses cultures, sur la singularité de nos patrimoines et par – dessus tout sur la communauté de nos destins qui légitiment les concertations entre africains pour jeter les bases d'une politique africaine de la culture fondée sur une originalité-ouverte de chaque peuple.

La civilisation de l'universel est un projet. Chaque peuple n'est-il pas ainsi, en sa différence, un mode de la manifestation de l'universel, cherchant à se donner un visage, une expression, parmi plusieurs autres, de la nature humaine toujours éprouvée dans l'affectivité historique ? Dès lors une civilisation qui réalise la synthèse et la mise en commun des dynamiques de nos cultures est un impératif, mais c'est aussi une nécessité qui tend à s'affirmer chaque jour davantage. Elle n'est pas une donnée et c'est une des tâches les plus urgentes que d'analyser avec sérénité et bonne foi, les voies et moyens par lesquels on pourrait l'édifier sans l'exclusion d'aucune contribution valable. Il importe d'être très attentif aux grands courants qui se dessinent aujourd'hui dans le monde pour saisir toute la signification que revêt le fait de culture nationale en cette période controversée de la modernité.

Il est alors grand temps de tirer les enseignements de la leçon de la Grande Royale à son jeune cousin Samba Diallo :

« Notre grand-père, disait-elle, ainsi que son élite ont été défaits. Pourquoi ? Comment ? Ces nouveaux venus seuls le savent. Il faut le leur demander ; il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison »<sup>25</sup>.

Mais, malheureusement, dès que l'on parle de l'universel, des voix s'élèvent en Afrique pour protester en disant qu'il s'agit là simplement d'une manière de fuir sa propre condition, sa propre culture, pour habilement tourner les yeux vers l'Occident qui se serait historiquement imposé comme référence absolue de la rationalité et de toute effectivité. C'est pourquoi, on n'hésite pas de qualifier Towa d'occidentaliste aliéné.

---

<sup>25</sup> Kane (Cheick Hamidou), *L'aventure ambiguë* (Paris, Ed Julliard, 1961), pp. 44-45.

D'ailleurs, n'est-ce pas que les différences dans la vie sont des différences posées et entretenues par la vie elle-même et pour cette même vie ? De cette façon, il faut donc rompre avec un passé qui emprisonne et des habitudes néfastes afin de s'emparer du secret de la victoire de l'Occident qui est

« la nécessaire médiation conduisant à une réelle affirmation de nous-mêmes dans le monde actuel »<sup>26</sup>.

Selon Marcien Towa, qu'on le veuille ou non, c'est de cette Europe que l'on sent la présence culturelle, économique, technique partout en Afrique. Mais elle ne saurait davantage être adoptée telle qu'elle est, du fait d'une simple antériorité historique. Celle-ci, on le sait, n'est pas sans comporter pour elle, des responsabilités qui ne contribuent pas toutes à faire d'elle une image flatteuse. Il lui faut de nouveaux titres, pour justifier la confiance, la confiance ébranlée des africains.

Qu'à cela ne tienne, le sort de l'Afrique n'est pas éternel, il n'est pas résolu une fois pour toutes, ni enfermé dans les limites de sa vie charnelle. De tels malheurs n'atteignent pas l'essentiel de sa vie et ne doivent pas l'entraîner au désespoir. La pauvreté présente n'est que le noviciat du temps. Les malheurs n'y sont pour l'Afrique qu'épreuves et dépassement. Notre souffrance doit être pour chacun d'entre nous une occasion de pénitence et d'ascèse et cela ne peut que conduire l'Africain à un loyal examen de conscience : plus la crise subie est grave, plus le nègre doit choisir la direction donnée à son existence. Ainsi, Towa voudrait-il nous inviter à nous emparer du secret de l'occident, car selon lui,

« s'emparer du « secret » de l'occident doit dès lors consister à connaître à fond la civilisation occidentale, à identifier la raison de sa puissance et à l'introduire dans notre propre culture. Seulement cette introduction n'est pas à concevoir comme une simple addition qui laisserait intacts les anciens éléments culturels, ni même comme une paisible greffe devant opérer sans heurts les transformations désirées ; elle implique la rupture avec cette culture, avec notre passé, c'est-à-dire avec nous-mêmes».<sup>27</sup>

---

<sup>26</sup> Towa (Marcien), *op. cit.*, p. 42

<sup>27</sup> Towa (Marcien), *op. cit.*, p. 40.

Il faut donc libérer l'esprit, car à chaque époque, domine le peuple qui a saisi le plus haut concept de l'esprit. Et l'Esprit africain doit se dépasser dans l'activité spontanée et consciente d'elle-même de la conscience de soi. Ce dépassement doit être une œuvre de la pensée ; il doit être à la fois conservation et transfiguration. À ce point, le changement s'impose en vertu d'une nécessité interne ; et la Grande Royale l'exprime avec force aux gens de Diallobé en les exhortant à laisser Samba Diallo aller à l'école occidentale. Elle le dit avec raison :

« L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-être notre souvenir lui-même mourra t-il en eux. Ce que je propose est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers qui nous ont défaits prennent en eux toute la place que nous aurons laissée libre... Que faisons-nous de nos réserves de graines quand il a plu ? Nous voudrions bien les manger, mais nous les enfouissons en terre. La tornade qui annonce le grand hivernage de notre peuple est arrivée avec les étrangers, gens de Diallobé. Mon avis à moi, Grande Royale, c'est que nos meilleures graines et nos champs les plus chers, ce sont nos enfant. »<sup>28</sup>.

Par ces propos, Towa à la suite de Cheick Hamidou Kane, voudrait montrer que dans la bataille du développement, il ne faut pas être conservateur à tout prix. Nous africains, nous pouvons être authentiques, mais sans fermer le hublot qui nous permet de regarder à l'extérieur. Il faut désormais passer les autres cultures au tamis. C'est pourquoi en s'adressant à nous, le sage Hampaté Bah conseille :

« L'Afrique sera demain ce que vous ferez d'elle. Si vous cessez d'être africains, il n'y aura pas une Afrique, il y aura seulement un continent. Et là, vous aurez arraché une page de l'histoire de l'humanité. Vous serez absents »<sup>29</sup>.

Et la présence à l'humanité, pour nous autres africains, exige une conversion et une éducation de l'homme, de l'homme africain en même

---

<sup>28</sup> Kane (Cheick Hamidou), *op. cit.*, pp. 62-63.

<sup>29</sup> Bah (Amadou Hampaté), *Le petit Bodiel*, (Abidjan, NEI – EDICEF, 1995), pp. 90-91.

temps qu'un changement de structures, parce que l'oppression n'est pas seulement un fait économique et politique, elle est au tissu et au centre de nos cœurs.

## **Bibliographie**

### *Ouvrages de Marcien Towa*

- Towa (Marcien). *L'idée d'une philosophie négro – africaine* (Yaoundé, Clé, 1979), p. 70.
- Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Clé, 198
- Towa (Marcien), « Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une solution » in : *Recherche, pédagogie et culture*, n°56, Paris, AUDECAM, 1982.

### *Autres ouvrages*

- Adotévi (Stanislas Spéro Kodjo), *Négritude et négrologues*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1972.
- Arendt (Hannah), *La crise de la culture*, traduction de Jacques Bontemps et Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1999.
- BAH (Amadou Hampaté). *Le petit Bodiel*, Abidjan, NEI – EDICEF, 1995.
- Cioran, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1960.
- Diakité (Tidiane), *L'Afrique est malade d'elle-même*, Paris, Karthala, 1999.
- Dibi (Augustin Kouadio), *L'Afrique et son autre : la différence libérée*, Abidjan, Strateca Diffusion, 1994.
- Diop (Cheik Anta), *Nations nègres et cultures*, Paris, Présence Africaine, 1970, tomes I&II.
- Diop (Cheik Anta), *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1980.
- Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, traduction J. Gibelin, Tome I, Paris, Gallimard, 1954.
- Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *La raison dans l'histoire*, traduction Kostas Papaioannou, Paris, Union Générale d'édition, 1985.
- Henri-Lévy (Bernard), *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1977
- Henri-Simon (Pierre), *L'esprit et l'histoire*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- Kane (Cheick Amidou), *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

- Kouassigan (Guy Adjété), *Afrique : Révolution ou diversité des possibles ?* Paris, L'Harmattan, 1985.
- Marcuse (Herbert), *Eros et civilisation*, Traduit en anglais par Jean- Guy Nény et Boris Frankel, Paris, Minuit, 1963.
- Memmi (Albert), *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1984.
- Meister (Albert), *L'Afrique peut-elle partir ?*, Paris, Seuil, 1966.
- Njoh-Mouelle (Ebenezer), *Jalons II. L'Africanisme aujourd'hui*, Yaoundé, Clé, 1975.
- Sebag (Lucien), *Marxisme et structuralisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964.
- Serres (Michel), *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991.
- Schroyer (Trent), *Critique de la domination*, traduit de l'américain par Jacques Debouzy, Paris, Payot, 1980.
- Stephane (André), *L'univers contestationnaire*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

